LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELIÈRE

—Oui, monsieur le marquis. Mais je vais vous apprendre ce qui s'est passé après que vous et les vôtres eûtes brûlé vos dernières cartouches et que don Antonio fût entré en maître au château de Valpenas.

La nourrice rapporta très fidèlement ce que nous avons précédemment raconté à nos lecteurs.

—D'après ce que tu viens d'entendre, mon cher marquis, dit le comte de Corello, et ce que je t'ai appris moi-même, il est certain que don Antonio n'a pu savoir où Pedro Lannès avait placé ta fille. Il met deux hommes en campagne ; ceux-ci, —cela paraît évident— ont rencontré Pedro, l'ont attaqué et assassiné ; mais ce qui indique que ton brave et fidèle serviteur s'est vaillamment défendu et a vendu chèrement sa vie, c'est qu'un des émissaires de don Antonio n'est pas revenu. Et puis la grande colère de ton cousin, au retour de l'autre, prouve suffisamment que ses deux espions n'avaient pu faire ce qu'il attendait d'eux.

La conclusion de tout cela, mon ami, est que Pedro Lannès a accompli fidèlement sa mission, que ta fille existe et que, si bien qu'elle ait été cachée par ton serviteur dévoué, tu la retrouveras un jour.

—Ainsi, Rosina, dit le marquis, vous êtes sûre que don Antonio n'a pu savoir à quelle personne Pedro avait confié Thérèse ?

—Absolument sûre, monsieur le marquis. Après la prise de Bilbao, qui termina la guerre civile, don Antonio revint à Valpenas où j'étais restée. Il fut alors tout sucre et tout miel ; sa voix, ses gestes, tout indiquait son intention de me gagner à sa cause. Il me croyait bien mieux instruite que je ne l'étais réellement. Je crus devoir le laisser dans son erreur pendant quelques jours. Je feignis d'entendre, sans en être blessée, les offres les plus séduisantes qu'il me fit pour m'acheter le secret dont il se figurait que j'étais dépositaire.

C'est ainsi que j'acquis la certitude que mon oncle avait réussi à remplir sa mission et que don Antonio ne possédait aucun indice qui pût le mettre sur les traces de ma chère petite Thérèse.

Alors, monsieur le marquis, lasse du rôle que votre misérable parent me faisait jouer, je lui dis, en l'écrasant d'un regard de mépris et de dépit :

—“Don Antonio de Villina, vous êtes un misérable et, de plus, vous êtes un sot, puisque vous vous êtes imaginé que Rosina Balti serait assez lâche, assez infâme pour trahir ses maîtres et vous vendre sa conscience au prix que vous y voulez mettre ; allez, vous n'êtes pas assez riche pour l'acheter.

“Je ne sais pas quel sort est réservé à M. le marquis de Mimosa, mais Thérèse peut vous sauver, elle est à l'abri de vos atteintes.”

Il fit entendre comme un rugissement, et s'avança sur moi les poings levés, les yeux étincelants de fureur. Je crus qu'il allait me tuer. Mais il eut honte, sans doute, de frapper une femme, car il s'éloigna en proférant des menaces mêlées à d'épouvantables blasphèmes.

—Mais où trouver ma fille, Rosina ? s'écria le marquis.

—Hélas ! je ne le sais pas ; mais elle est en France.

—Elle est grande, la France !

—Oui, monsieur le marquis, mais Dieu vous conduira vers Thérèse. Je l'ai beaucoup pleurée, mais j'ai toujours espéré qu'elle serait retrouvée.

Le marquis laissa échapper un soupir.

—Monsieur le marquis, reprit Rosina avec exaltation, la sainte Vierge m'est apparue, m'a parlé, et j'ai confiance en la sainte Vierge !

—Ah ! et que vous a-t-elle dit ?

—Monsieur le marquis, lorsque vous comparûtes devant le Conseil de guerre, je fis un pèlerinage à Saragosse pour implorer la protection de Notre Dame del Pilar en faveur du père et de l'enfant. Agenouillée au pied de l'autel, je priai avec ferveur. La nuit me surprit ; je n'entendis pas fermer les portes de l'église et restai enfermée. Je m'endormis et pendant mon sommeil j'eus une vision.

Dans un rayonnement, la tête, ceinte d'une auréole lumineuse, une femme m'apparut tout à coup, vêtue d'une longue robe bleue et portée par des anges. C'était la sainte Vierge. Elle me dit :

“Console-toi, Rosina, l'enfant n'est pas perdue, tu la reverras, et tu reverras aussi ton maître !”

Je me réveillai, l'église était encore toute pleine de lumière ; la Vierge et les anges avaient disparu ; mais, venant du ciel, j'entendis une voix douce qui répétait :

“... Console-toi, Rosina, l'enfant n'est pas perdue !”

Eh bien ! monsieur le marquis, exilé loin de l'Espagne, condamné à n'y rentrer jamais, j'ai aujourd'hui la joie de vous revoir ; bientôt je reverrai ma chère Thérèse !

Le marquis de Mimosa était un homme instruit, un esprit éclairé ; mais il était Espagnol et, comme la plupart de ses compatriotes, accessible aux idées superstitieuses. Cette vision, ce rêve de Rosina furent pour lui une nouvelle lueur d'espérance qui ranima son courage et apporta un baume dans son cœur. Il se dit, lui aussi, que souvent l'avenir réalisait la fiction du songe.

Ne voulant plus douter de l'existence de sa fille et ayant la pensée qu'il la retrouverait, il se sentait cependant saisi d'une nouvelle crainte : en quelles mains Thérèse était-elle tombée ? Comment avait-elle été élevée moralement ? Quels sentiments avait-on fait naître dans son cœur ?

Toutefois, il se rassurait en se disant que le noble sang des Mimosa, qui coulait dans les veines de sa fille, avait dû donner à son âme les qualités des femmes de sa race et la garantir de toute défaillance.

—Mon ami, dit le comte de Corello, à présent que te voilà, sinon complètement satisfait, du moins un peu tranquillisé, tu ne dois pas oublier que tu as un devoir à remplir.

Du regard, le marquis interrogea son ami.

—Tu ne peux te dispenser d'aller remercier la Reine Régente à qui tu dois ta liberté.

—Assurément, mon cher comte, mais ce n'est pas vêtu comme je le suis que je peux me présenter devant la Reine.

Le comte sourit.

—En quarante-huit heures tu seras habillé par le tailleur de la cour, répliqua-t-il ; mais, dès ce soir, tu dois demander une audience à Sa Majesté, par une lettre que je lui remettrai moi-même.

* * *

L'étiquette n'est certainement pas aussi rigoureuse aujourd'hui à la Cour d'Espagne qu'à l'époque où Philippe III, stoïquement, se laissa rôtir jusqu'à en mourir, auprès du feu de la cheminée transformée en brasier, parce que le grand Feutrier, qui, dans ses attributions, avait seul le droit d'éteindre le brasier, était absent.

Cependant, on ne peut se présenter devant le souverain sans se soumettre à un cérémonial qui imposa au marquis plusieurs jours d'attente.

Enfin, quand il eut reçu sa lettre d'audience, un carrosse vint le prendre et le conduisit à la porte de l'Escurial.

Il traversa la double haie de soldats qui formaient la garde d'honneur de la Régente.

Avec sa haute taille, sa mâle figure et son grand air, il rappelait le souvenir de ces grands d'Espagne qui, autrefois, avaient le privilège de se tenir devant le souverain la tête couverte. Ils gardaient toujours leur fierté ; le roi pouvait les briser, mais non les abaisser.

La porte du salon de la Reine s'ouvrit et le grand-maître des cérémonies annonça d'une voix solennelle :

—Monsieur le marquis de Mimosa !

—Ce salon, où le marquis était introduit, présentait ce luxe sévère qui est en usage à la cour de Madrid depuis Philippe II. Les meubles et les tentures, d'une grande richesse, étaient de couleur sombre ; les murs étaient ornés de tableaux de Murillo, de Goya et de Velasquez.

La Régente Marie-Christine, qui au nom de son fils tenait et tient encore entre ses mains le gouvernement de l'Espagne, était belle de cette beauté majestueuse et sans morgue qui sied aux femmes portant une couronne royale.

Son fils, chez qui les soucis de l'étiquette et la responsabilité du pouvoir n'avaient pas encore altéré la grâce enfantine, jouait à quelques pas d'elle.

Il y a de la magnanimité dans le caractère espagnol ; les esprits les plus indépendants, ceux qui seraient disposés à braver la royauté représentée par un homme, s'inclinent respectueusement devant la faiblesse d'un enfant, en même temps que la galanterie leur fait un devoir de la déférence et de la soumission vis-à-vis d'une femme.

Le marquis de Mimosa partageait ces sentiments. Marie-Christine, toute jeune encore, et son enfant lui causaient une émotion sin-